

CATEGORIE ADULTES

1^{er} Prix

Yvette LAFARGE

« Allo, j'écoute » !

« Je vais le supprimer, ce foutu téléphone » !

Je ne peux m'empêcher de sourire à l'écoute de ces quelques mots prononcés pour la énième fois par Gilbert, mon mari, avant que ne se referme la lourde porte en bois sur la quiétude de ce long après-midi d'hiver. Il est vrai que nous ne sommes plus tout jeunes : arpenter les rues de notre hameau par tous les temps pour apporter les bonnes ou mauvaises nouvelles à l'une ou l'autre des douze familles de Ribeyre n'est pas de tout repos. Ce hameau auvergnat doit son nom à la petite rivière qui serpente paisiblement au creux du vallon où s'élèvent nos fermes, où s'étendent champs et prairies, forêts de sapins, haies de frênes, de hêtres ou de noisetiers.

Février compte vingt-neuf jours en cette année bissextile 1956. Il y a deux ans déjà, ce mois, si court fût-il, n'en finissait pas de s'écouler, glacial, dans la blancheur immaculée de nos campagnes qui semblent revivre ce scénario d'hiver rigoureux.

Je ne me lasse pas de vivre et revivre le cycle des saisons au cœur de ce petit coin d'Auvergne qui m'a vue naître. Au fil des décennies, j'apprécie l'atmosphère de paix, l'ambiance feutrée qui règne en hiver : la vie au ralenti laisse la nature au repos.

À peine interrompu par le battement d'ailes d'un vol de corbeaux, par le jappement d'un chien aux aguets, le silence ne me pèse pas lorsque je vaque aux occupations de la ferme en hibernation.

Nous vivons presque en autarcie, surtout dans ces hameaux sans commerce, sans transport en commun. L'école est à deux kilomètres, un seul médecin assure, au volant de sa voiture, les trajets dans tout le canton pour prendre en charge les soins médicaux, les accouchements difficiles... Mélanie, la sage-femme, est prévenue de la plupart des naissances imminentes. À bicyclette, elle franchit les kilomètres qui la séparent des domiciles à atteindre. Auparavant, elle a donné des instructions par téléphone. Ses paroles apaisantes, la liste du matériel à prévoir, quelques conseils à l'encontre de la future maman. Tous sont bien ancrés dans ma mémoire. Je les ai retenus mais je sais que Mélanie me les rappellera avant chacune de ses interventions. Quant à celui que tout le monde appelle « Docteur Courage », il paraît qu'il rêve d'un téléphone incorporé à sa voiture : cette utopie deviendra-t-elle un jour réalité ?

Je ne parviens pas à trouver la sérénité au départ d'une mission qui m'est toujours une épreuve : l'annonce d'un décès. Comment trouver les mots qui réconfortent ? Je fais de mon mieux pour les prononcer et apporter un peu de baume au cœur des familles éprouvées. Souvent il m'est demandé d'annoncer la mauvaise nouvelle au voisinage. Parfois je fournis un élément manquant au rite mortuaire : un rameau de buis, un vêtement de deuil... Le plus souvent, je reviens éreintée moralement de ces éprouvantes expéditions. Ainsi vont la vie, la mort, la naissance, le labeur, les échanges qui relient nos familles.

Clermont-Ferrand est à une trentaine de kilomètres. Pas un seul foyer en possession d'un véhicule à moteur dans notre hameau. Nous ne nous sentons pas moins évolués que d'autres

mais quand nous avons été sollicités pour l'installation du téléphone public chez nous, Gilbert et moi avons accepté sans hésitation de rendre ce service.

Aujourd'hui, Gilbert m'a fait remarquer qu'il lui est de plus en plus difficile de parcourir ces distances même minimes, par tous les temps, pour communiquer, informer les familles. D'une voix convaincante, je l'ai assuré qu'il est l'ambassadeur idéal pour informer ses copains agriculteurs de l'arrivée prochaine de la moissonneuse-batteuse, un événement qui réunit les moissonneurs sur le terre-plein réservé, tout près de la fontaine. Nous, les épouses, apprécions aussi ces quelques jours d'effervescence autour de la machine qui simplifie grandement la tâche de nos maris, épuisés après les durs travaux d'été. Gilbert s'attarde sur le seuil d'une grange, d'une étable, bavarde un moment avec Joseph, avec Jean... De bons moments vécus grâce au téléphone !

Tour à tour, annoncer une excellente ou triste nouvelle : cette charge lui incombe l'hiver. Je m'en acquitte très volontiers le reste de l'année. Mes arguments viennent à bout des réticences de mon mari. Comment seraient prévenus le médecin, la sage-femme ? Qui rassurerait Marguerite, notre doyenne, dont le petit-fils, hospitalisé d'urgence, se rétablit peu à peu ?

Je sais que Gilbert, dans son for intérieur, ne veut pas vraiment se séparer de ce service téléphonique qui lui permet de rencontrer Pierre, son ami menuisier qui laisse un instant son établi, Louis son classard et quelques autres copains : de bons moments d'amitié à partager.

Seule pour l'après-midi, je laisse libre cours à la rêverie (compatible avec les rangs de tricot, car il m'est impensable de rester inactive). Blottis au creux de ma mémoire, mes souvenirs s'infiltrèrent dans mes pensées vagabondes.

Seul, le rythme sonore omniprésent de l'horloge qui trône contre le mur rompt discrètement le silence... Tic-tac, tic-tac... Je laisse parfois la sonnerie du téléphone s'immiscer dans la monotonie des sons habituels : tic-tac dring, tic-tac dring... Souvent, je m'accorde une longue respiration, craignant un appel porteur de mauvaises nouvelles : une maladie qui s'aggrave, un décès, un départ pour l'hôpital...

Heureusement la joie se partage en maintes circonstances : l'annonce d'une naissance, l'arrivée imminente d'Élie qui laisse Paris pour rejoindre sa famille deux ou trois fois l'an. C'est un événement pour nous tous qui laissons un instant nos occupations pour le saluer. Nous parlons ensemble du temps qu'il fait, du temps qui passe, de sa vie parisienne si différente de la nôtre.

Je me sens utile, chargée de communication au service de la population de mon hameau.

« Allo, j'écoute »!... Immuable mot de passe pour chaque appel entrant. Ces paroles mettent à l'aise mon interlocuteur : introduction dynamique à exposer l'objet de la conversation à venir.

Lorsque quelqu'un frappe timidement à la porte d'entrée, toutes affaires cessantes, j'accours !...

« Finissez d'entrer » !...

Souvent ce sont les dames qui sont chargées de la « mission téléphone » ; mon interlocutrice, mise en confiance, m'informe de la raison de sa visite. La communication n'est pas toujours facile à établir, patiemment, j'actionne le dispositif qui, sur le cadran circulaire, me met en relation avec l'opératrice. Enfin j'entends la voix de la personne que souhaite joindre ma visiteuse. Je m'éclipse dans une pièce voisine ou même dehors, par discrétion.

Quand prend fin le dialogue et que le combiné regagne son support, je deviens la confidente des heurs et malheurs des uns et des autres. Nos conversations se prolongent souvent autour d'un café. Je garde toujours une part de gâteau, support gourmand et convivial, idéal pour clore les visites.

L'un de mes plus beaux souvenirs me transporte quelques années auparavant quand sont nés Pierre et Bernard, les jumeaux. Cet évènement a réveillé le hameau en léthargie un jour d'hiver. Quelle joie de faire le tour de Ribeyre pour annoncer leur naissance ! Ils sont devenus les vedettes de notre petit univers de campagne.

Plus tard, ils ont joué avec les lettres de mon surnom... Il faut dire que tout le monde ici m'appelle Drine, écourtant mon prénom : Alexandrine. Triomphants, Pierre et Bernard ont accouru à la maison un beau matin pour me faire part en riant de leur découverte, si subjective mais si attachante :

« Drine, nous savons pourquoi vous avez été choisie pour être "téléphone public" : Drine, dring !... C'est presque pareil !... Il ne fallait pas plus d'une lettre pour que les garçonnets m'attribuent l'exclusivité du service téléphonique avec leur découverte appropriée.

Amusée, je leur ai fait remarquer que seule la situation de notre maison au centre de Ribeyre et bien sûr notre acceptation sont à l'origine de l'implantation du téléphone public.

Ces deux lascars viennent souvent me rendre visite pour m'offrir un bouquet de fleurs des champs, une poignée de coulemelles... Ils me racontent leurs journées d'école, leurs rencontres sur le chemin du retour. Ces jours-ci, ils sont privés de leurs escapades sur les sentiers environnants. Dès le printemps, je redeviendrai l'oreille attentive à l'écoute de leurs exploits d'enfants : le sauvetage d'un oisillon tombé du nid, l'adoption d'un chaton sauvage... Ils savent où se trouvent les friandises que je leur réserve, heureux de ce bon moment de dégustation, avec modération, bien sûr.

Je suis tirée de mes souvenirs par la sombritude qui peu à peu s'installe dans la grande pièce. L'après-midi s'achève et bientôt il faudra penser à distribuer la nourriture aux animaux de la ferme.

Je remets du bois pour alimenter la cuisinière. Les quatre coups de seize heures ont retenti depuis un bon moment. Il serait temps que Gilbert rentre pour s'occuper du bétail. Alors que grandit en moi une sourde inquiétude, je reconnais le choc familier des sabots cognant contre la base du mur pour évacuer les petits blocs de neige durcis.

D'un pas hésitant, mon mari rejoint le coin du feu, approche ses mains engourdies au plus près. Dans ces yeux pétillants, dans l'esquisse d'un sourire, je lis les signes d'un état d'ébriété naissant. Je le lui fais remarquer. Loin de nier la réalité, Gilbert me raconte quelques bribes du bon moment passé avec ses amis.

« En sortant de chez Marguerite qui m'a offert un petit verre de liqueur, Joseph et Gabriel qui passaient par hasard m'ont invité pour une partie de cartes. Jean est venu nous rejoindre. Nous avons bu du vin chaud et surtout fixé les dates de la prochaine coupe d'épicéas, avant la montée de la sève. Il va falloir que je téléphone à Marius et à Alfred pour qu'ils viennent avec leur matériel nous prêter main forte ».

Gilbert s'est installé à la place habituelle qu'il occupe sur le banc de bois. Attablé, il déguste lentement le café revigorant. Cependant, il s'attarde, posant sa cuillère, remuant encore et encore le liquide brûlant, me souriant béatement. J'interromps la quiétude de ce moment de grâce, l'un des rares que s'accorde mon courageux époux. Je m'approche de lui et souris à mon tour pour lui murmurer :

« Un bonheur, n'est-ce pas cet après-midi bien arrosé avec tes amis ?!...

Non, un plaisir plutôt. Le bonheur, c'est toi et moi tranquilles, là, au coin du feu ».

J'apprécie à leur juste valeur ces propos inhabituels. Gilbert ne me dit que très rarement combien il tient à moi, combien il se sent heureux de notre existence paisible, de notre vie rendue un peu moins monotone grâce à notre rôle de "téléphone public" comme disent les jumeaux. Bien qu'un ou deux verres de trop soient à l'origine de ces tendres paroles, je les reçois en plein cœur, émue.

Quelques larmes perlent au coin de mes yeux. Je les essuie furtivement, souris à mon mari et, pour cacher mon émotion, je m'affaire, range plus lentement que nécessaire mon ouvrage. Doucement, je pose mes mains sur les épaules de Gilbert, geste rare de ma part.

Malicieusement, je glisse au creux de son oreille la question qui me brûle les lèvres :

« Alors, tu veux vraiment te séparer du téléphone » ?

Lentement, mon mari tourne la tête vers moi, sourit et prononce les paroles que j'attendais.

« Bien sûr que non ! Je ne veux pas le supprimer ce foutu téléphone » !